

LES SOULIERS LILAS

DU MÊME AUTEUR

Amants
Seuil, 2002
et « *Points* », n° P 1107

Elle est partie
Seuil, 2003
et « *Points* », n° P 1199

La Fille du bar
Seuil, 2004
Prix CinéRoman Carte noire 25005

CATHERINE GUILLEBAUD

LES SOULIERS LILAS

récit

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-085827-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour ma mère
Pour Janine et Jean-Émile

*En l'air là-haut, c'est là que demeure
ta racine, là, en l'air...*

Paul Celan

Ces mots sont pour toi. J'ai su qu'ils étaient en moi lorsque je t'ai vue, dernière image de toi, perdue dans un satin mauve que j'ai trouvé affreux sur le coup, toi, petit corps d'oiseau recroquevillé sur tant d'attente enfin vaincue. C'est vrai, je te voyais pour la dernière fois et je ne pensais qu'à cette couleur pauvre, presque blafarde, qui ne t'allait pas. Bien sûr, il y avait ce gilet blanc cassé, boutonné jusqu'en haut, d'où dépassait le col d'un chemisier que je connaissais. Il y avait aussi tes mains, crispées sur un chapelet que quelqu'un avait mis là, qui ? je ne sais pas. J'ai reconnu tes mains, même amaigries, même mortes, de cette teinte cireuse qui prend tout. Je t'ai revue les trempant dans un bol d'eau savonneuse, lorsque tu te faisais une manucure, souvent le soir, en regardant la télévision, vêtue d'une robe de chambre à fleurs dans des tons d'automne.

Tes ongles étaient bombés, bien dessinés. Je n'ai pas reconnu ton visage ou plutôt j'en ai vu un autre à la place, vision de la toute petite enfance, resurgie là comme par miracle. C'est le visage de ta mère que j'ai vu tout à coup. Celui de la petite Mémé, fière Savoyarde encore vêtue, au début d'un siècle qui n'était plus, de la coiffe, de la robe noire et de ce ruban de velours qui semblait faire tenir la tête sur le corps menu.

Nous descendions du train de Paris et nous étions passés chercher ma mère, ta fille, et ma tante, ta belle-fille, pour te rendre cette dernière visite, dans la chambre mortuaire de la petite ville où tu avais fini tes jours, près des tiens, mais dans une maison que l'on dit de fin de vie. Maison médicalisée, où tu avais attendu, d'abord assise dans ton fauteuil puis couchée dans un lit auquel on avait ajouté ces barrières qui t'empêchaient de tomber. Car il ne fallait surtout pas que tu tombes. Que serait-il resté de ces quarante kilos que tu pesais à peine, vers la fin. C'était ça, oui, tu t'étais desséchée, te creusant de l'intérieur, ne voulant laisser de toi que le strict minimum. Qu'elle vienne te prendre, oui, mais elle n'aurait pas grand-chose.

Comment va Grannie ? Elle s'éteint petit à petit, comme une chandelle qui se consume. L'image était double. Elle parlait de douceur, évacuait la douleur,

rendait l'inéluctable des choses dans une simplicité sans histoires. Tu parlais certes, mais tranquillement, sans déranger personne, presque sans angoisse. C'est à voir. Je ne pouvais m'empêcher de ressentir en même temps l'impression d'une tristesse infinie : l'image de la bougie qui s'éteint me ramenait à l'idée d'une fin de fête, tard dans la nuit, lorsque sur la table, depuis longtemps désertée, quelques flammes s'obstinent encore, vacillant dans une petite flaque de cire qui bientôt les absorberait. Personne n'avait soufflé sur ta bougie. Tu étais seule au moment de l'ultime. C'est par ton dernier souffle que tu avais toi-même fait disparaître la flamme. Un soupir et pffuit... Plus rien. Quelle heure était-il exactement ? Je ne sais plus. Je n'ai alors pas demandé de précisions sur le moment exact de ta mort. Que faisais-je ? Où étais-je ? Un coup de téléphone m'apporta la nouvelle. Mon père, sûrement. Je me souviens avoir été surprise, puis, immédiatement après, mes pensées furent pour ma mère. Un sentiment de profonde compassion, oui, de compassion, c'est le mot juste. Étais-je à ce moment-là soulagée ? Je crois. Depuis plus d'une année, tu t'exerçais au grand saut sans toutefois te résigner à t'élancer dans ce vide que tu semblais pourtant appeler de tout ton être. Plusieurs fois, pendant cette dernière année, j'ai été réveillée

dans la nuit par ma mère en larmes. Ma tante, qui habitait près de la maison de retraite, avait, à la demande du personnel soignant, choisi des vêtements, ta dernière parure, celle qui pourrait avec toi. J'ai pris sa robe à fleurs, tu sais, celle qui se boutonnait sur le devant. Elle l'aimait bien ! N'oublie pas son gilet, ajoutait ma mère, que l'éloignement rendait impuissante et doublement malheureuse. Le gilet. Celui que tu réclamais sans cesse. Pour mon épaule, disais-tu d'une voix endolorie. Ton épaule ! Cette précision anatomique recelait toutes les douleurs de ta vie. Atteinte d'une arthrose héréditaire que le temps n'avait pas arrangée, tu avais passé tes trente dernières années à soigner cette épaule rebelle, qui, c'est vrai, te faisait souffrir le martyr. De cures en massages, tu t'étais plus ou moins accommodée de cette lancinante douleur, tout en sachant que tu ne gagnerais pas cette guerre-là. Tu avais dû, peu à peu, céder du terrain, abandonnant l'idée de faire certaines choses, et d'abord conduire. Puis, tu avais éliminé de ta garde-robe tous les vêtements qui s'enfilaient par la tête, d'où le boutonnage sur le devant de la robe à fleurs que ma tante, en larmes, déposait au pied de ton lit, où tu semblais, cette fois, vraiment résignée à lâcher prise. Mais ce matin ne fut pas le dernier et la robe fut rangée dans l'armoire. Tu ne mourrais pas.

Le cœur tient ! Un cœur de Mauriennaise. Le mot était lâché. Tu ne pesais plus que quarante kilos, ta peau était sèche comme une mue de serpent, tu ne parlais presque plus, à peine bougeais-tu encore les yeux, mais le cœur, ton cœur, tenait. Fille de la montagne, née au cœur d'un hiver du début du xx^e siècle, il faisait si froid dans cette chambre du fond lorsque tu t'es annoncée, dans la nuit du 4 décembre. Le jour de la Sainte-Barbe. Il en fallait de l'envie de vivre et tu criais bien fort. Un beau poupon, une fille, encore. Tu t'appelleras Marie, comme tes sœurs. Ce prénom serait la preuve de ton appartenance au clan. Le deuxième te définirait, toi, en tant que personne. Comme tes sœurs, il prendrait bientôt la place du premier, qu'on omettrait vite. Tu fus Alphonsine. Marie-Alphonsine. Il y avait déjà Delphine et Sylvie. Il y eut ensuite Victorine et Élise. Et deux frères : Louis et Albert.

Il faisait froid aussi, sur le chemin du Suel, lorsque, en sabots, tu rejoignais l'école du bourg, gros village de montagne. La vie était dure alors, non par manque d'amour, non, car il y en avait, mais par manque de confort, de facilités, de commodités. Une enfance comme la tienne, dans une ferme d'altitude, vous met pour la vie à l'abri des faiblesses. Enfant de la montagne tu étais, enfant de la montagne tu restais. Et

même si la tête oublie, toute ramollie par le confort et l'aisance d'une existence qui fut la tienne, le corps se souvient. Et c'est ton cœur de montagnarde qui battait encore, sans relâche, dans cette chambre presque anonyme où tu as fini ta vie.

Dure au mal, voilà ce qu'on disait de toi. Et là aussi, nous nous abritions derrière une figure de style qui, loin d'être anodine, te définissait entièrement et de façon lapidaire. Dure au mal, cela signifiait que tu étais courageuse, sans mollesse. C'était le premier sens, celui qui s'imposait de lui-même et qui nous rassurait. Mais dure au mal impliquait aussi, et de façon détournée, que tu étais dure. Voilà, les choses sont dites, tu étais dure. Tu n'étais pas sans tendresse, mais tu n'étais pas tendre. Je ne garde pas de toi l'image d'une grand-mère attentive, pleine de gestes et d'attentions. Non, notre relation fut d'un autre ordre. La nostalgie de l'enfance recouvre à bon compte les souvenirs d'un voile d'émotion. Tout se mélange avec le temps. L'image de l'aïeule devient vite une image d'Épinal. Tes dernières années gagnèrent beaucoup à ce tour de passe-passe. Mais maintenant que tu n'es plus, j'éprouve le besoin de te retrouver telle que tu étais vraiment.

Nos grands-parents sont toujours loin de nous. Deux

génération nous éloignent irrémédiablement. Déjà, je me rappelle ma stupeur lorsque, le temps de mes quarante ans venu, me revint en mémoire la fête que nous avions réservée à ma mère pour ce même anniversaire. J'avais treize ans. Les images étaient intactes. Je la revoyais telle qu'elle était alors, et j'avais son âge. Ce jour-là, précisément, je me rendis compte que ma mère était ma mère, mais aussi une femme, avec une vie de femme, des désirs, un corps. Tout ce que je ressentais, elle l'avait, elle aussi, ressenti. On met du temps à sortir de la contemplation béate de ses parents. On met du temps à percevoir ce qu'ils sont vraiment : des femmes et des hommes comme tout le monde, ni meilleurs ni moins bons. Le réveil est toujours rude. Non qu'il soit amer, mais parce qu'il sonne le glas de l'enfance éperdue. Un jour, les yeux se dessillent. Tu t'es effacée au moment où j'étais en paix avec ma mère. Et c'est toi qui m'apportais la preuve que, même si le temps, à la longue, nous délivre de l'ignorance, il ne détruit pas ce qui nous rattache à celle qui nous a donné la vie. J'eus en quelque sorte la preuve que la lucidité n'entamait en rien l'amour.

Lorsque nous sommes entrés dans cet endroit où tu reposais, nous dûmes nous pencher pour t'apercevoir dans ce cercueil qui paraissait trop grand pour toi. Tu

avais cédé, mais tu n'étais pas reposée. Ton visage n'était pas reposé. Il m'a fallu, dans les premières minutes, beaucoup d'imagination, pour te retrouver toi, vivante, pour remettre sur cette dépouille décharnée le souffle d'une vie passée, un sourire, un timbre de voix, le perçant d'un regard. Non, tu n'étais définitivement plus là, et tu nous laissais, presque comme un reproche, ce corps dont la contemplation était à la limite du soutenable. Tu semblais seulement nous dire : voyez jusqu'où j'ai dû lutter pour m'en aller. Voyez ce qu'il reste de moi. Et tout à coup, déchirant ce silence empli de sanglots, j'ai entendu la voix de ma mère petite fille, une voix d'enfant qui t'appelait, Maman, Maman, ma Maman. À qui s'adressait-elle alors ? Quel souvenir enfoui remontait à la surface ? La douceur d'une main qui apaise un chagrin en l'effaçant d'un petit front chiffonné, une chanson fredonnée pour elle seule, le mouvement soyeux et gai d'une jupe qui bat un mollet parfait ? Celle que ma mère cherchait encore une fois ce jour-là n'appartenait qu'à elle, mais une chose est sûre : cette voix que je ne connaissais pas et qui pourtant sortait de sa bouche, je ne l'oublierai jamais. Elle s'est fichée dans mon oreille, pour toujours. J'ai vu alors ma mère, à cinq ans, appeler sa mère, désespérément, et à ce moment précis j'ai su ce

qui m'attendait, ce qui nous attend tous. C'est toi, qui, involontairement, m'as appris cela. Ce que perdre sa mère veut dire. Ce mystère s'est incarné à cette minute-là. Et rien après, au cours de cette longue journée d'hiver où nous t'avons accompagnée vers ce qui serait la fin de ton chemin, rien, ni l'émotion d'avoir à dire un texte que j'avais écrit pour toi, quelques mois auparavant, lors d'une fausse alerte, dans cette église où tu nous avais si souvent traînés contre notre gré, à cette fameuse messe du samedi soir où tu n'aurais pas supporté d'aller seule, ni les larmes des uns et des autres, certains gestes de désarroi surpris au gré des heures, la détresse de mon oncle, empêtré dans son chagrin d'homme, rien ne m'aura plus marquée que cette voix d'enfant perdue qui sortait de ma mère, toute petite fille de soixante-dix ans, ou de cinq ans, ce qui, en l'occurrence, était la même chose. Et c'est parce que je l'entends encore que je veux comprendre qui tu es.

Chacun a sa part de mystère. Mais beaucoup de ce que nous sommes peut se déchiffrer à la lueur de ce qui nous a faits. J'avais de ta vie une connaissance parcellaire. Quelques récits de jeunesse, mais assez peu, en fait. Tu n'étais pas très prolixe sur ton passé. Bien sûr, il y avait ce tiroir à photos, devant lequel

nous nous perdions souvent dans la contemplation rêveuse et un peu amusée de ces photos de mariage dont le désuet nous intriguait. Des femmes chapeautées, en robes longues, la taille prise par de larges ceintures de satin, des grands-mères en costumes traditionnels, robes noires et coiffes de Savoyardes. Des hommes à moustache, cheveux calamistrés, engoncés dans leurs habits du dimanche, tenant gauchement leur chapeau dans leurs mains. Quelqu'un avait disposé une feuille de papier journal sous les pieds de la mariée pour que ses bottillons blancs et son voile ne se salissent pas. Nous ne connaissions personne. Quelquefois ton doigt s'arrêtait sur une jeune femme que nous trouvions jolie. C'est moi là, et votre grand-père est là. Nous le trouvions beau. Il l'était. Les photos de mariage étaient collées sur de grands cartons grisâtres. Puis venaient les albums. Les reliures de vieux cuir sentaient fort. On tournait les pages lentement, et défilaient alors des militaires prenant la pose, des élégantes accoudées à des consoles sur lesquelles avaient été installées des plantes vertes faméliques, des scènes de déjeuners sur l'herbe qui parlaient de vin blanc rafraîchi dans des ruisseaux et de plaisirs enfuis. Toute ta jeunesse était là, rangée dans le tiroir de cette armoire à glace qui trônait dans la chambre des

enfants, où tu nous accueillais lorsque nous dormions chez toi. Je dis chez toi, car tu fus ce qu'on peut appeler une veuve jeune. Enfin, presque. Ton mari te laissa à soixante ans. Tu lui survécus presque trente-cinq ans. Trente-cinq ans de solitude que je mis du temps à comptabiliser. Jamais, pendant mon adolescence et plus tard aussi, je ne pensais à toi comme à une femme seule. Tu étais notre grand-mère. Nous t'appelions Mamie, puis, par un glissement sémantique qui te plut et qui correspondait à l'arrivée de tes arrière-petites-filles, mes filles, tu fus rebaptisée Grannie. Cette consonance anglo-saxonne te convenait. Tu n'étais pas une banale grand-mamie mais une Grannie, ce qui, à tes yeux, avait une autre classe. Lors de trop peu fréquents séjours chez moi, quinze jours en été, où tu venais nous voir, et surtout voir tes arrière-petites-filles, que tu portais encore solidement dans la grande montée d'escaliers, je me souviens du contentement que tu avais à prononcer ton nouveau nom. Grannie par-ci, Grannie par-là. Tu t'essoufflais déjà, mais rien ne t'aurait empêchée de mettre de l'ordre dans les parterres de fleurs, dont tu t'occupais le matin, en blouse et chapeau de paille. Tu vois, Mimi, il faut pincer les pétunias. Comme ça. Et tu joignais le geste à la parole, contente de garder encore ce magot de savoir que je ne

possédais pas. Il faut dire que, ces années-là, les pétunias furent magnifiques. En te voyant penchée sur mes fleurs, je savais bien à quoi tu pensais : car c'étaient d'autres fleurs que tu pinçais, d'autres jardinières que tu arrosais.

Tu fus seule longtemps et jamais je ne le sus. Jamais je ne voulus penser pour toi à ces soirées solitaires, quand tu refermais ta porte, à cet unique bol du matin que tu sortais sur la table en Formica de ta cuisine, à ce grand lit vide que tu retrouvais chaque nuit, après avoir mis cet étrange filet sur tes cheveux. Ma permanente, Mimi, ma permanente ! Non, tu n'étais pas seule pour nous parce que nous étions là et que ce raccourci aveugle nous suffisait.

Mais bien avant les photos, il y avait Fontcouverte. Un village de haute montagne où tu étais née, ou plutôt Le Suel, hameau de ton enfance, berceau de la ferme familiale, grosse bâtisse rassurante posée comme par miracle sur des pentes complexes qui ne facilitaient rien et surtout pas la vie quotidienne. Chaque déplacement devenait un problème, chaque parcelle cultivée se méritait et c'était sans compter avec la neige qui, chaque hiver, rendait l'endroit quasiment inaccessible, aux véhicules à moteur du moins. Je me souviens de ces expéditions que nous faisions alors, lorsque nous

LES SOULIERS LILAS

qui, je ne sais pourquoi, ont toujours été pour moi l'idée exacte du bonheur. Tu t'avances, d'un pas alerte, au milieu des tables recouvertes de nappes roses et blanches. Oui, c'est bien toi. Tout à coup, tu t'arrêtes, interrompue dans ton mouvement par la vision d'une fleur fanée, que tu enlèves immédiatement, et puis tu continues, gardant dans ta main la tige sèche, et tu souris. Tu es heureuse. Tu es chez toi.

Les Deffends, juillet 2004-août 2005

